

Le Cinéma indien en France

Geneviève Joublin

Paris

***Sommaire :** Aujourd'hui le cinéma indien en France est une affaire de passionnés, ce n'est pas (encore) un cinéma grand public, ce ne sont pas de grosses maisons de distribution qui cherchent à le faire connaître, mais il y a beaucoup d'initiatives y compris en province pour faire venir des films indiens et organiser des festivals. Les passionnés sont inconditionnels, le grand public reste à séduire. Une partie des cinéphiles s'est arrêtée à Satyajit Ray et ignore tout de l'actuelle production indienne.*

***Abstract :** Popular Indian cinema is a passion in France. There are no big players in this field. It is a matter of individual initiative and is smaller towns where film festivals are organised. There are many ardent fans but the public at large is still not sure. A section of cinephiles have stopped with Satyajit Ray and are ignorant about the current Indian cinema.*

100 000 entrées en France pour Devdas, un résultat qui peut sembler ridicule au vu du succès planétaire du film de Bhānsali. La France, grande nation de cinéma tant pour sa production que pour ses cinéphiles, n'est pas pour le moment du moins, un marché de poids pour les productions populaires indiennes. L'absence d'une forte communauté indienne, à la différence des USA ou de la Grande Bretagne, le poids d'une tradition cinéophile assez méprisante pour le cinéma populaire, la richesse de la production nationale, la très forte présence du cinéma américain, sont des éléments d'explications.

Si le grand public n'a qu'une vague idée de ce qu'est le cinéma indien, d'éternels passionnés en ont une connaissance encyclopédique et de festivals en rétrospectives ils réactivent régulièrement leur enthousiasme.

Le cinéma d'auteur a toujours bénéficié en France d'une forte cote d'amour, et ce dès les années 60. Les cinéphiles découvraient alors Satyajit Ray, objet d'un véritable culte. Quarante plus tard les données ont changé. Des distributeurs audacieux ont ouvert la voie en programmant des films populaires, Bollywood a fait des adeptes, on peut déplorer l'utilisation du terme pour désigner tout et n'importe quoi, mais on ne peut ignorer son potentiel de séduction.

Tout commence avec Satyajit Ray

L'admiration pour Ray n'a jamais fait défaut en France, depuis sa révélation au monde avec la sélection de Pather Panchali au festival de Cannes en 1956. Aujourd'hui encore ses films remplissent les salles des festivals, il reste la référence des cinéphiles. On peut multiplier les citations qui témoignent de

l'admiration que lui a toujours voué la critique.

« Le géant du Bengale » c'est en ces termes que le quotidien national *Le monde* annonce sa mort à la une, le 25 avril 1992. L'hommage est éloquent : « Il était le seul cinéaste connu en occident hors des cercles spécialisés.... Quiconque avait vu ses films savait qu'il était un géant ...Demain Bergman et Fellini, Godard et Kurosawa vont se sentir encore un peu plus seuls ».

Sous le titre: « Le seigneur de Calcutta » le quotidien national *Libération* lui consacrait 3 pleines pages. « Avec plus de 30 films, l'auteur du *Salon de musique* a su, tout en s'affirmant bengali, gagner la cinéphile mondiale. Sans conquérir le grand public indien ».

Satyajit Ray est à lui seul l'incarnation du cinéma indien même si l'on reconnaît qu'il ne le représente pas « son œuvre s'est mise à briller dans une solitude originale, n'annonçant rien qu'elle-même », peut-on lire sous la plume du critique du quotidien *Libération* sous le titre : «Un phénomène qui n'existe qu'une fois» (24 avril-92).

Cette place particulière tient à un exceptionnel faisceau de raisons: son talents, sa personnalité (connue grâce à une présence régulière dans la presse nationale, sous forme de portraits, d'interviews, les journalistes allaient le rencontrer à Calcutta), et enfin les liens particuliers qui l'unissaient à la France. On ne manquait pas de rappeler dans les articles le concernant, son rôle en tant qu'assistant du cinéaste Jean Le Fleuve. Ces liens se sont inscrits dans la durée, ses derniers films, « La maison et le monde » en 84 (présent au festival de Cannes la même année) ou « Les branches de l'arbre » ont été produits ou coproduits par la France.

Satyajit Ray donnait lui-même l'explication de son succès. « Mon succès en Occident est une exception »

« J'ai atteint dans mon travail une synthèse, une fusion entre l'orient et l'occident » Et à la question : A votre avis que viennent chercher les occidentaux en Inde, répondait : « Je pense que les occidentaux...fatigués de l'abondance, de je ne sais quoi... recherchent de nouvelles sensations. L'Inde est une expérience nouvelle pour eux » (*Le Monde diplomatique*- 7 oct. 82).

On pourrait ajouter que l'image que Ray donnait de l'Inde était alors en accord avec les aspirations idéologiques de la critique et des cinéphiles français. Il a marqué une génération, a été à l'origine de la vocation de programmeurs et d'organisateur de festivals. Près de 30 ans après la sortie de *Pather Panchali*, il restait la référence. Son œuvre avait ouvert la voie, généré une curiosité qui peu à peu fit venir sur les écrans français d'autres films d'auteur comme l'explique

Henri Micollo, spécialiste du cinéma indien, dans un ouvrage fort érudit paru en 1983 :

« La production indienne qui dépasse maintenant 700 films par an ne cesse de s'accroître. Eclate aussitôt le paradoxe que le premier cinéma du monde en termes quantitatifs est certainement celui qui est le plus mal connu en France. Sur 700 films, combien en effet trouve le chemin des écrans français ?

Depuis quelques années pourtant un intérêt pour le cinéma indien s'est petit à petit manifesté. Certes les aînés se souviennent de l'enthousiasme éprouvé par André Bazin à la projection de *La complainte du sentier* (*Pather Panchali*, 1955) au festival de Cannes en 1956 et de l'énergie qu'il a déployée pour que le film

soit vu par les membres du jury et obtienne le prix que sa haute qualité méritait. L'année suivante *L'Invaincu* (Aparajito, 1956) obtenait le Lion d'or au festival de Venise. *Le Monde d'Apu* (Apru Sansar, 1959) venait ensuite compléter *La trilogie d'Apu* qui fit les beaux soirs des ciné-clubs français au début des années soixante. Curieusement cette entrée en force du cinéma indien sur les écrans français devait faire long feu.

On peut se demander pourquoi. Une bonne raison est que ces trois films, qu'on le veuille ou non, ne sont pas représentatifs du cinéma indien.... Seconde raison, l'auteur de ces trois films, Satyajit Ray... de qui on attendait des œuvres dans la lignée de la Trilogie, prenait un malin plaisir à explorer des voies différentes, propres à désarçonner tous ceux qui aiment à poser sans tarder des étiquettes sur tout produit nouveau.

Dans ces conditions le cinéma indien disparut à peu près complètement des écrans français. Satyajit Ray pour sa part fut peu à peu sacralisé comme l'auteur d'une œuvre unique, devenue bientôt quasi mythique. Personne ne trouvait à déplorer à cette situation. Il faudra attendre le milieu des années 70 pour voir apparaître dans certaines revues spécialisées des articles sur le cinéma indien qui justement était en train de bouger et de donner l'exemple d'une floraison de jeunes cinéastes qui vingt ans après Ray s'attaquaient à la citadelle du cinéma commercial. Petit à petit un mouvement s'est créé ». (*Le cinéma indien*, sous la direction de Jean Loup Passek ed. L'Equerre).

Cinéma d'auteur - cinéma commercial

Les années 70-80 sont un âge d'or pour le cinéma d'auteur, les quotidiens et magazines envoient leurs critiques en Inde couvrir les festivals et l'on suit avec un véritable intérêt les réalisations des nouveaux venus, on s'enthousiasme pour le dynamisme de la production.

« On retrouve, en Inde, l'ambiance de Hollywood à son âge d'or » précise un journaliste envoyé au festival international de Bangalore. (*Le magazine l'Express* - février 1980).

Lorsque le festival des Trois continents à Nantes programme l'œuvre de Ritwik Ghatak, le journaliste du quotidien *Le monde* termine son portrait enthousiaste du réalisateur par cette phrase: « Un artiste totalement sincère parle, affrontant sans démagogie cette misère indienne qui vous reste un peu en travers de la gorge... Que tant d'années aient été nécessaires pour que nous commencions à voir ses films témoigne d'une autre misère celle d'un cinéma né dans la plus extrême pauvreté, au milieu de l'opulence artificielle du « grand » cinéma indien, décalqué d'Hollywood et de ses rêves à la chaîne » (*Le Monde* - 3 dec. 1982).

Mais si les journalistes s'extasient devant cet « engouement unique au monde » des Indiens pour leur cinéma, qu'on ne s'y trompe pas, ils sont toujours dans la quête éternelle du cinéma d'auteur et dénoncent sans aucune nuance le cinéma commercial, tant pour son contenu que pour ses succès. « Si la quantité est égale à ce que fut la production américaine... la qualité ne l'est pas ».

L'approche idéologique domine alors la critique, et on dénonce sans hésiter: « des films qui exploitent la sensibilité des masses au premier degré », « une drogue qui remplit les salles ». « Heureusement des cinéastes comme Satyajit Ray, Mrinal Sen, Ritwick Ghatak ont su s'échapper de cette triste sauce ». (*Le Quotidien de Paris* - 10 dec. 1980).

On pourrait multiplier les exemples de moralisme politique : « L'argent noir

des fraudeurs s'investit volontiers dans cette production » (*Le Monde* - 3 avr. 1975).

« Cinéma hindou : un cache misère en brahmascope » sous ce titre éloquent la journaliste dénonçait « le cinéma commercial indien, énorme nuage de rêve qui embrume le réel aux yeux d'un milliard de spectateurs... Bon moyen pour les gouvernements de détourner l'attention d'un peuple, ce cinéma vulgaire fait un peu honte aux gens riches » (*Le Monde* - 1 dec. 1982).

Calés dans leurs certitudes les critiques creusaient ainsi

Le fossé entre le cinéma commercial et le cinéma d'auteur, conscients toutefois que ce n'était pas ce dernier qui remplissait les salles en Inde.

« A l'étranger, le cinéma indien vivant, novateur s'est trouvé un public. Mais pas en Inde, où le seul le cinéma commercial vit richement... et précise le journaliste Ce qui m'indigne le plus, c'est l'absence presque totale des gens du cinéma parallèle, le cinéma des pauvres. Ils ne sont pas conviés aux fastueuses soirées des riches du cinéma commercial » (*Télérama* - avril 1984).

Les défricheurs du festival des Trois continents à Nantes

Pour les amateurs du cinéma d'auteur indien les années 80 ont été marquées par de belles découvertes.

Le festival des Trois continents de Nantes, créé il y a 25 ans par les frères Jalladeau, Alain et Philippe, était alors le rendez-vous à ne pas manquer.

C'est dans les festivals de Delhi, Bangalore, qu'Alain Jalladeau allait faire son marché, voyant les films avant la fin du montage, toujours en quête d'inédit. « Il n'était pas rare d'être réveillé à 5 heures du matin par un producteur qui voulait placer son film ». En 1980 le festival proposait un remarquable panorama du cinéma de l'Inde du sud avec 12 films, tous inédits en France. Suivra en 1982 un hommage à Guru Dutt et à Ritwik Ghatak, et en 1984 Nantes accueillit Raj Kaapour. Ne boudant pas le cinéma populaire de qualité le festival programma *Mother India* et *Sholay* en 2003 et en 2004 les trois versions de *Devdas*.

Une programmation toujours saluée par la critique nationale :

« C'est avec une merveille absolue *Mother India* de Mehboob que s'est poursuivi le cycle « Cinéma indien, années cinquante ». On connaît un peu ici ce réalisateur à travers le flamboyant *Mangal Fille des Indes* qui est projeté de temps en temps à la cinémathèque ou dans des salles spécialisées. (*Liberation* - 3 dec 84).

Toutefois, d'année en année la part du cinéma indien s'est réduite et aujourd'hui Alain Jalladeau fait part de son pessimisme « En Inde cinéma d'auteur n'existe plus, tout le monde veut faire du commercial. J'ai du mal à trouver des films de qualité, je ne suis pas certain d'avoir un seul film indien cette année. Il faudrait un autre Satyajit Ray. La relève viendra peut être de Calcutta, j'ai y rencontré de jeunes cinéastes passionnés, mais il faut attendre ». En attendant à Nantes, d'autres cinémas ont pris la relève, ceux de Corée, de Chine, et d'ailleurs.

Les grandes rétrospectives

Dans la vie des cinéphiles français amoureux du cinéma indien il y a Nantes et aussi quelques grands rendez-vous parisiens qui ont fait date, comme la rétrospective organisée au Centre Georges Pompidou, du 26 mars au 21 juin

1983 : 120 films, la plus importante rétrospective jamais réalisée en France, du premier long métrage de D.G Phalke de 1913 à l'œuvre de Guru Dutt. Satyajit Ray s'y taillait la part du lion avec 18 films, aux côtés de Mrinal Sen (14 films), Ritwik Ghatak (7 films), Shyman Benegal (9 films), G. Aravindan (6 films). Le cinéma populaire faisait une percée avec 7 films dont *Sholay*, *Pakeezah*, *Le vagabond*, *Mother India*.

Un vrai festin pour cinéphiles, trois ans de préparation pour faire « exister ce cinéma au même titre que celui du monde industriel » comme l'expliquait l'organisateur, Jean Loup Passek.

Dans la foulée du succès remporté par cette rétrospective, on programma dans le même lieu, de septembre 85 à janvier 86 « Le cinéma indien à travers ses stars » 100 films en hommage à Nargis, Amitabh Bachchan, Ray Kapoor. C'est la première fois en Europe que l'on put voir un si grand nombre de films populaires indiens au cours d'une même manifestation. Les organisateurs crurent bon de prévenir les cinéphiles :

« Pour le public occidental, ces films peuvent sembler assez insolites de prime abord, étant donné leur longueur, leurs accents volontiers dramatiques et leurs abondantes scènes chantées et dansées. Ce cinéma est populaire, se caractérise notamment par un mélange des genres et répond assez bien à la définition du spectacle total »

Les niches des passionnés

Cette tradition cinéophile, ce goût de la rétrospective, ce plaisir de revoir les grands classiques continue de faire le succès de festivals implantés dans des villes de province: Vesoul et son Festival du film asiatique, Douarnenez et son festival des Minorités, Lyon et son Festival Cinémas et Cultures d'Asie, Deauville et son Festival du film asiatique (le 5^e en 2003 eut lieu en présence d'Amitabh Bachchan). Autant de petites niches tenues par des adeptes du cinéma indien. Chacun de ces rendez-vous a son identité qui tient tant au lieu qu'à la personnalité de son ou ses créateurs, qui parfois sans beaucoup de moyens persistent à vouloir faire partager leur passion. C'est le cas de Jean-Marc Therouanne et de son épouse. Ils ont créé à Vesoul petite ville de 18000 habitants, située à l'Est de la France, un Festival du cinéma asiatique. La 12^e édition aura lieu du 31 janvier au 7 février 2005.

« On me demande dans les rues de Vesoul ce que je prépare pour cette année raconte Jean-Marc Therouanne. Le public nous connaît, nous fait confiance, et nous sommes dans le même rapport personnel avec nos contacts indiens ». La satisfaction d'avoir une bonne programmation, d'avoir réussi à faire venir des représentants du cinéma indien l'emporte sur les considérations financières, « En 2002 pour les 10 ans de la mort de Ray on a programmé un hommage avec 8 films et la présence de son directeur de la photographie ». « On a commencé avec 1500 spectateurs aujourd'hui on a 16000. Pour une ville de 18000 habitants ce n'est pas mal! ».

Les cinéphiles sont en manque

Quand on leur programme des films d'auteur ils sont là. Les programmeurs de la manifestation « L'Été indien » au Musée Guimet à Paris (musée dédié aux arts d'Asie) peuvent se féliciter d'avoir fait salle comble à l'automne dernier, avec une rétrospective du cinéma bengali avec 12 films dont 5 films de Satyajit Ray et un inédit en France : Mr and Mrs Iyer d'Aparna Sen. La salle ne compte que 200 et quelques places mais elle était pleine et pour certains films il a fallu rajouter une séance.

C'est modeste en chiffres mais pour les organisateurs c'est un vrai succès et qui dénote un véritable intérêt. « Les projections ont lieu à 12h, mais cela ne décourage pas un public fidèle. A la sortie les gens nous remercient » déclare Hubert Laot, directeur de l'auditorium.

Programmatrice de cette manifestation Martine Armand passionnée de cinéma indien, depuis les années 70 (elle a notamment travaillé avec Satyajit Ray) ajoute :

« Il me semble qu'il y a toujours eu un public potentiel pour de bons films indiens en France. Le public est surtout constitué de cinéphiles. Il existe aujourd'hui une certaine tendance « made in india » dans la musique et dans la mode, et le public semble suivre ».

La percée du cinéma populaire dans le circuit de distribution

Si le public potentiel existe il a toutefois eut peu d'occasion de voir des films populaires arrivant de Bombay. La voie a été ouverte avec *Lagaan* puis *Devdas*. Ces deux grosses productions sont arrivées jusqu'à nous grâce à deux distributeurs dont les coups de cœur furent toutefois sans lendemain.

« Lorsqu'on a vu *Lagaan* au festival de Locarno en 2001 on l'a négocié tout de suite. Le contexte était difficile, le public ignorait tout de ce cinéma. A la première projection de presse il n'y avait aucun journaliste » précise Laurent Daniélou chargé de l'international à la société Rezo Films. Sorti sur les écrans parisiens en juin 2002, avec 25 copies, le film totalisa 70000 entrées, et « à chaque projection dans la salle de l'UGC les Halles le film était applaudi. C'est plutôt un bon résultat, car à l'époque la presse connaissait à peine le terme Bollywood ». Le DVD poursuit sa carrière avec plus de 25000 exemplaires vendus.

La sortie de *Devdas* dans la foulée de *Lagaan* obligea la presse à enfin s'intéresser au cinéma populaire: « Le cinéma indien mise sur le renouveau et une occidentalisation bien tempérée pour séduire enfin les cinéphiles européens. Après le surprenant succès de *Lagaan* cet été, le flamboyant *Devdas*, qui sort mercredi prochain, permettra de mesurer l'engouement du public français ». (*Les Echos* - 20 mars 2003)

Acheté par la société de distribution Diaphana, *Devdas* sortit en France au printemps 2003, avec pour atout sa sélection officielle, mais hors compétition, à Cannes en 2002. « La sélection à Cannes donnait du crédit au film, il y avait eu l'expérience de *Lagaan* mais on ne s'inscrivait pas dans une tradition. On a sorti 44 copies le 2 avril 2003 et on a fait 104000 entrées sur la France dont 58000 à Paris. La bonne surprise c'est le DVD sorti en 2004, 35000 exemplaires vendus » rappelle Thierry Lacourt de Diaphana. La critique a fait un bel accueil à *Devdas*:

« Un produit très haut de gamme qui procure trois heures de plaisir pur comme au bon vieux temps des comédies musicales de la MGM » (*Le Point*) - On se laisse séduire par le « meilleur des antidépresseurs » (*Magazine Première*).

Le mot Bollywood trouve alors son plein emploi, mais continue pour certains de servir de repoussoir : « Dans la grande tradition de Bollywood, trois heures d'un cinéma calorique et sucré comme un gros loukoum : grandiose et épuisant » (*Les Inrockuptibles*).

Bollywood c'est quoi ?

Rares sont ceux qui reconnaissent leur ignorance et qui n'étant pas cinéphiles

abordent le cinéma indien par le biais de Bollywood :

Sous le titre « Embobiné par Bombay » le journaliste du très sérieux magazine *Télérama* envoyé à Bombay ne cache pas sa « méconnaissance vertigineuse de l'œuvre de la famille Kapoor. Comme la plupart des spectateurs français et des lecteurs de *Télérama*, jamais pour tout avouer nous n'avons vu, sauf par bribes, un film made in Bombay, notre pratique du cinéma indien, très limitée, commençant et finissant avec Satyajit Ray ». Il ne boude pas son plaisir tout neuf « C'est un peu cheap, kitsch, comme d'habitude mais la magie du cinéma opère » (août 2003)

Ainsi avec *Devdas* on peut - presque- aimer Bollywood sans honte, la sélection du film au festival de Cannes n'est pas étrangère à ce changement de ton et sera une forte invitation à dépasser le clivage entre le cinéma d'auteur et le cinéma populaire.

C'est cette démarche que proposera Nadine Tabouriech avec

Une manifestation qui fit date : « Vous avez dit Bollywood ! » au Centre Pompidou du 4 février au 1er mars 2004 . Pour la première fois un lieu plutôt voué aux rencontres de cinéphiles s'aventurait sur le terrain de Bollywood avec prudence toutefois: « cette rétrospective entend donc faire la lumière sur les faces cachées du mot Bollywood » il s'agissait d' « aller au-delà du kitsch et des clichés, pour montrer un cinéma qui fut aussi l'écho d'une nation en création »

« de montrer la richesse d'une production de retisser les liens entre les classiques des cinéphiles et le cinéma populaire « qui ne comporte pas que des joyaux » précisait Nadine Tabouriech, programmatrice de cette manifestation.

Louables propos à destination de tous ceux qui pendant des décennies ne voulaient pas admettre que le cinéma que voyaient les indiens n'était pas celui dont ils parlaient.

50 films étaient programmés : des classiques aux superproductions de Bollywood. Ainsi le public parisien pu voir *Dil se* (inédit en France), revoir *Lagaan* et *Devdas* et *La famille Indienne* en avant première, le film allait sortir dans le circuit de distribution en juin 2004.

Cette programmation habile séduisit la presse et le public:

« L'Occident entend le chant de Bollywood » titre le quotidien *Le Monde* (5 février 2004) mettant en avant le fait que ces « films populaires et inventifs connaissent désormais du succès hors de leur pays d'origine » et d'enchaîner « la rétrospective consacrée au cinéma populaire au Centre Pompidou permet de découvrir une grande cinématographie encore méconnue en France, si ce n'est d'un cercle d'initiés. Le cinéma populaire indien, désigné par le vocable réducteur Bollywood, est assimilé parfois à un sous produit, une contre façon alors qu'il s'agit d'un phénomène immense »

« Bollywood tout le monde en parle. Mais personne ne connaît vraiment. « La réussite est totale, les gens s'assoient sur les marches. Alors qu'on s'attendait à voir surtout la communauté indienne, c'est plutôt le public occidental qui court pour ces films » dit-on au Centre Pompidou

« On a tous besoin de ce cinéma de perlimpinpin. Bollywood c'est le royaume du merveilleux » (*Le Parisien* -15 mars 2004).

Le succès ce sont 30000 spectateurs, un taux de 95% de remplissage de la

salle. Nadine Tabouriech donnait cette explication : « Je pense que le public français est curieux. Bollywood c'est un mot qui excite pas mal en ce moment... Je ne sais pas si c'est pour de bonnes raisons. Je pense que l'idée d'un cinéma d'aventure chanté, dansé, festif, excite beaucoup, comme une réponse à un manque qu'on ressent ici. On arrive un peu à saturation par rapport au cinéma américain au cinéma de SF. On en reviendrait à d'autres valeurs et à cette forme de comédie musicale qu'on n'exploite pas du tout ici en France »

Certains maîtres du cinéma français ont eux aussi fait chanter les acteurs comme le rappelait ce journaliste :

« le cinéma commercial ...peut être un art et en France aussi le grand public plébiscite le cinéma facile » Pour conclure sur une belle comparaison « En occident seul Jacques Demy a tenté cette alliance du léger et du tragique » (L'Humanité 19 fev. 2005).

De la difficulté à toucher le grand public

Cet engouement pour le glamour de Bollywood ne doit pas masquer le fait que les productions de Bombay restent des raretés en France. Les distributeurs de *Lagaan* et *Devdas* n'ont pas persisté. « Pour sortir un film étranger en France il faut qu'il soit au-dessus du lot. Or aujourd'hui je n'ai pas trouvé de film indien de la qualité de *Lagaan*, je suis allé voir *Swades* en montage à Bombay mais je n'y ai pas cru » précise Laurent Danielou et d'ajouter : « la presse est capitale pour ce type de films ». En effet, les films populaires indiens sont abordés en France comme des films d'auteur car ils sont en VO sous-titrés, de ce fait ils ne sortent pas dans les grands multiplexes et ce sont les habituels critiques pointus qui influent sur leur succès.

Il faut ajouter les données immuables du marché français : l'absence d'une forte communauté indienne, à la différence de la Grande Bretagne et des USA, la méconnaissance du grand public et enfin l'abondance des sorties hebdomadaires

« Le public est saturé avec plus de 15 films nouveaux par semaine » précise Laurence Moulin de la société de distribution Ocean Films. Si on programmait aujourd'hui *Le Mariage des Moussons* je doute que l'on fasse 155 000 entrées comme ce fut le cas en 2001 ?

Au delà de l'effet de mode

Un distributeur pourtant a décidé de jouer la carte Bollywood, Carlotta film, commença avec *La Famille Indienne*, découvert au marché du film à Cannes et sorti sur les écrans parisiens en mai 2004. Son co fondateur Vincent Paul-Boncour précise « C'est à nous distributeurs de faire perdurer cette curiosité en sélectionnant soigneusement les films » Il a enchaîné avec *Kal Ho Na Ho* (sous le titre New York Masala) en avril 2005 puis *Swades* en juillet de la même année et se prépare à distribuer *Veer Zaara* et *Black* en avril 2006.

« Le succès est mitigé, pas un film ne dépasse les 100 000 entrées, *Swades* tourne autour de 30 000 ». Les résultats en salles ne le découragent pas : « le phénomène est récent on essuie les plâtres, on est un peu dans la situation où était le cinéma coréen il y a 10 ans. Il y a 5 ans, Bollywood était encore méprisé, les Français s'étaient arrêtés à Satyajit Ray ». Quant aux difficultés elles sont bien réelles : « l'Europe n'est pas prioritaire pour les Indiens, ils peuvent vivre sans nous. En terme d'audience on ne représente rien, à Londres ou aux USA, la communauté indienne répond à 100%, en France ce n'est pas le cas ».

La meilleure solution pour séduire ce public difficile à toucher, c'est de le faire baigner dans l'ambiance Bollywood. C'est ainsi qu'est né le premier week-end Bollywood, au printemps 2005, dans un cinéma du Nord de Paris, avec au programme, des animations (chants, danse) et 4 films : *Sholay*, *La Famille Indienne*, *Kal Ho Na Ho* et *Swades*. « C'est une autre manière de voir les films, dans une ambiance festive » et fort du succès de ce premier week-end, Vincent Paul-Boncour envisage pour 2006, une semaine dans une salle parisienne beaucoup plus grande, sur le même principe, des animations, des projections et en avant première *Veer Zaara*... soit plus d'un an et demi après sa sortie en salle en Inde. Un délai auquel le public ne sera sans doute pas sensible. Seuls les vrais amateurs qui s'approvisionnent en DVD dans les boutiques du quartier indien auront déjà vu le film mais cela ne les empêchera pas de le revoir sur grand écran.

Bollywood pour le pire et le meilleur

Désormais c'est un fait le terme Bollywood a été adopté. C'est un peu comme si le public français était passé sans transition de l'image en noir et blanc de l'Inde des films de Satyajit Ray à aux couleurs de Bollywood, sans bien distinguer ce que le terme recouvre car on y met tout, le cinéma, la musique, la mode kitsch.

Repoussoir pour les puristes qui l'assimilent à un cinéma de divertissement idiot et donc forcément trop long, sorte de fourre tout pour désigner par ignorance l'ensemble du cinéma indien, Bollywood est devenu un genre. Son utilisation ne contribue sans doute pas pas à faire connaître les noms des réalisateurs car au lieu de dire un film de ... on dit un Bollywood. Et lorsqu'un film ne correspond pas exactement à l'idée que l'on a du genre, on s'embrouille dans des distinctions stériles, entre le vrai, le faux, le traditionnel, le nouveau Bollywood.

Pour preuve les critiques qui ont accompagné en juin 2005 la sortie de *Swades*.

« Saris multicolores, scénarios à l'eau de rose et mélodies sucrées, voilà l'ordinaire des films indiens. A priori *Swades* se présente comme un digne représentant du cinéma bollywoodien avec tous ses canons : la longueur un tantinet excessif, l'alternance de comédie et de mélodrame, un Indian lover irrésistible et une séquence danse et chantée toutes les vingt minutes. Pourtant avec *Swades* c'est comme si le néoréalisme s'invitait à Bollywood. (*Liberation*)

« *Swades*, Un Bollywood à thèse(...) (*Ciné Live*)

« Loin de la mise en scène tape-à-l'œil à laquelle le genre nous a habitué, Ashutosh Gowariker... prouve que le cinéma masala souvent décrié pour son univers naïf, est aussi capable du meilleur » (*Télérama*).

Même lorsqu'elle aime la critique ne peut s'empêcher d'égratigner le genre comme si elle n'avait toujours pas assimilé les canons du film populaire :

« truffé de clichés pacifistes et tiers mondistes, *Swades* n'en est pas moins un film à grand spectacle avec chants, danses et quelques grandes scènes mélodramatiques à faire pleurer dans toutes les chaumières de l'Uttar Pradesh ». (*Le Figaro Magazine*)

Les nouveaux fans

Le public est beaucoup plus enthousiaste. Comme le dit Vincent-Paul Boncour : « Lorsque les gens aiment ils aiment à 200%, ils deviennent des fans ».

Fans au point de vouloir s'exprimer sur les sites des distributeurs pour exprimer leur bonheur devant ces films considérés comme «de vrais divertissements» «avec de l'émotion, des couleurs», «pas de violence, pas de vulgarité».

Fans au point d'apprendre à danser façon Bollywood comme ces jeunes filles de la région parisienne qui suivent des cours sur les musiques de *Devdas* et adoreraient être habillées comme ses actrices vedettes. Fans au point de vouloir organiser des fêtes façon Bollywood. Originaire de Calcutta, Sonia Rannou, qui anime l'association Indian Cinema Events reconnaît être très sollicitée pour mettre en scène Bollywood dans des fêtes pour particuliers.

Fans au point d'aller voir toutes les semaines *Devdas* comme cette habituée du cinéma Le Brady, une exception dans le paysage parisien, la seule salle qui programme toute l'année du Bollywood. « Cette salle n'était pas du tout destinée à ce type de cinéma, jusqu'à ce qu'un jour le distributeur de Lagaan croyant que la proximité de la salle avec le quartier indien ne donne à ce film un second souffle ne nous le confie » explique le responsable des lieux. «Aujourd'hui le pli est pris les distributeurs me donnent leur film quand il est fini dans le circuit normal». A l'affiche de ce mois de novembre, *Swades*, *La Famille Indienne*, *New York Masala*, *Coup de Foudre à Bollywood* et *Devdas*. «*Devdas* c'est notre locomotive, le film entame sa troisième année»

« En fait ce sont pas les Indiens qui viennent, ils ont déjà tout vu en DVD, les nouveautés sont en vente pour 4 euros dans les boutiques du quartier. Je programme ces films les après midi du week end, cela fait une vraie sortie. Le public ce sont les amateurs de Bollywood des gens de passage qui viennent chercher de la légèreté, de vrais fans, et des jeunes, les filles surtout commencent à bien connaître SRK»

Le public potentiel existe certainement et il lui manque l'occasion de se rassasier d'images. Les distributeurs français font certes preuve de prudence mais il ne faut pas négliger pour expliquer la rareté des films populaires sur nos écrans l'attitude du milieu du cinéma indien. On pourrait résumer les difficultés en ces termes: les Indiens n'ont pas besoin de nous pour assurer la rentabilité de leurs films, ils ne répondent pas toujours aux sollicitations, la France représente tout au plus une caution cinéphile et ils nous imaginent beaucoup plus riches que nous sommes. Ainsi lorsque Alain Jalladeau voulu faire venir Shah Ruhk Khan à Nantes lors de la projection de *Devdas* « les conditions étaient telles que nous avons du renoncer ». Il est certain que la présence d'acteur ou de réalisateurs lors du lancement d'un film contribue amplement à sa médiatisation. La venue d'Ashutosh Gowariker à Paris en juin dernier a permis de nourrir bon nombreux d'articles avant la sortie de *Swades*.

La présence d'Ashwarya Ray 2 fois à Cannes lui vaut d'être à elle tout seule l'incarnation de Bollywood en France. Pour preuve: c'est elle, dans sa tenue du film *Devdas*, qui est choisie pour faire, en octobre 2005, la une lorsque le magazine à grand tirage Paris Match consacre un numéro spécial à l'Inde. Faute de nouveaux visages on réutilise les rares valeurs sûres. Tout reste à faire pour faire mieux connaître les acteurs indiens.